

X

DEMAIN ! . . .

Lorsque Nanette revint à elle même, elle se trouva étendue sur une chaise longue, e environnée de sa famille, dans le petit boudoir tendu de toile peinte à grandes fleurs.

Sa mère et ses sœurs lui contèrent tumultueusement et toutes à la fois qu'elle s'était évanouie dans le jardin du Palais Royal, qu'un grand seigneur, le prince de Courtenay, l'avait relevée dans ses bras, et, sans demander une voiture, sans vouloir être aidé par personne, l'avait ainsi transportée jusque chez elle. Nanette délicieusement émue, s'informa de ce qu'était devenu le prince. On lui répondit qu'il avait attendu l'avis du médecin qu'on avait envoyé chercher en toute hâte et que, complètement rassuré par ses paroles, il s'était éloigné sans annoncer s'il reviendrait bientôt.

—Il reviendra, se dit la jeune fille en appuyant la main sur son cœur, il reviendra . . . Je le sens là

Au fond, Nanette était heureuse, bien heureuse ! . . . Que lui manquait-il ? Rien, puisque le prince ne voulait pas se marier, puisqu'à coup sûr il aimait Nanette . . . La voix de son frère Marcel, parlant tout bas à son oreille, lui fit l'effet de ces voix qu'on entend dans un rêve.

—Petite sœur, lui dit Marcel, je viens de voir notre ami le prince de Courtenay.

—Et, pourquoi n'est-il pas entré ?

—Il a dit qu'il y avait trop de monde chez toi, et qu'il ne voulait point se mêler à cette foule

—Oh ! pensa la jeune fille, vous avez bien fait, mon prince, car vous êtes seul dans mon cœur

Le lendemain, dans la matinée, au moment où Nanette achevait sa toilette, sa femme de chambre vint l'avertir que le prince de Courtenay sollicitait l'honneur d'être reçu par elle.

—Faites entrer monseigneur de Courtenay dans le boudoir, répondit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre ferme, et dites lui que, dans quelques instants, j'aurai l'honneur de me rendre à ses ordres. La femme de chambre sortit. Nanette comprenait que le moment décisif était proche, que l'heure la plus solennelle de sa vie allait sonner. Elle se mit à genoux, et elle adressa à Dieu une courte mais ardente prière.

—Protégez-moi, mon Dieu, dit-elle, venez en aide à ma faiblesse, car, si vous ne me soutenez pas, je sens bien que la force me manquera ! . . . Elle se dirigea vers le boudoir, mais sa main tremblait tellement qu'elle fut obligée de s'y reprendre à deux fois pour en ouvrir la porte. Pierre de Courtenay attendait, debout. Il vint au-devant de Nanette, il lui dit, d'une voix émue, et cependant d'une voix ferme et assurée :

—J'ai tout compris, mademoiselle, j'ai lu dans votre cœur, comme vous avez lu dans le mien . . . Une vague de sang monta du cœur au front de Nanette, elle cacha, entre ses deux mains blanches, son visage rougissant. Le prince poursuivit, avec cette simplicité d'accent et de parole qui donnait une si grande valeur à ses moindres discours :